

CD : Carpe Diem

Michel Vaïs

Number 122 (1), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2007). CD : Carpe Diem. *Jeu*, (122), 169–172.



Mathilde Hébert

MICHEL VAÏS

CD : Carpe Diem

Un nouveau théâtre de poche a vu le jour sur la rive-sud de Montréal, pour abriter le Carré-Théâtre du Vieux-Longueuil : la salle Carpe Diem. Cette expression latine, que l'on trouve dans un vers d'Horace, signifie littéralement : « Cueille le jour ».

Ce qui, selon les exégètes, veut dire à peu près : Profite du moment présent sans te soucier ni du jour ni de l'heure de ta mort. Ronsard a repris cette pensée en d'autres mots dans ses « poésies pour Hélène » : « Cueillez dès à présent les roses de la vie. » De nos jours, on baptise différentes choses du nom de *carpe diem*, notamment une boisson ou un café populaire de Genève. C'est maintenant aussi un théâtre de la banlieue montréalaise. Le 17 novembre 2006 avait lieu l'inauguration de cette salle, avec la présentation en lecture dramatisée d'une création : *la Carnivore pourpre* de Maryse Pelletier.

Si j'avais consenti volontiers, bien que Montréalais, à franchir le pont Jacques-Cartier pour cette soirée, c'est que j'éprouve un grand intérêt à suivre le parcours de compagnies qui, tout en se situant loin des courants dominants du théâtre, font preuve de persévérance et de ténacité. C'est le cas du Carré-Théâtre, qui se trouve véritablement à notre porte et, plus important, qui a une âme. Il y a dix-huit ans, j'avais rendu compte¹ du drame musical à suspense *Urgence aux portes*, pièce de Céline Côté que la jeune troupe avait jouée dans un espace ingrat. L'interprétation très convaincante d'Hélène Loiselle, d'Anouk Simard – la directrice artistique du Carré-Théâtre – et de son conjoint et cofondateur Robert-P. Côté avaient suscité chez moi une adhésion totale,

À la nouvelle **SALLE CARPE DIEM**
347, rue Saint-Charles Ouest, Longueuil

SPECTACLES
intimes

Soirées théâtrales
Soirées musicales
Soirées littéraires et conférences

L'ART de saisir L'INSTANT!

Maryse Pelletier, Jean-Michel, Anne-Marie
LA FANTASME FÉDÉRALE de Maryse Pelletier
17 novembre 2006

STEFAN THOMAS et ALICE
18 novembre 2006

LE BANGALY 1900 de Maryse Pelletier
19 novembre 2006

24 novembre 2006

Billetterie :
450-442-2245
18, rue Saint-Charles Ouest, Longueuil, Québec, H4V 1C3
www.caretheatre.com

ALBERTO DI TORNABUONI
16-17 mars 2007

Le Carré-Théâtre
rencontre ses partenaires :

CFE longueuil N.Y.C. M.C. 1000 St-Jacques St-Jacques

1. Dans *Jeu* 47, 1988.2, p. 158-160.

malgré la difficulté posée par le lieu. Il s'agissait d'un immense couloir prêté temporairement par le directeur du Centre commercial Véronneau de Longueuil. J'avais conclu mon article dans *Jeu* par ces mots :

Car il est urgent qu'aux portes de Montréal se créent enfin des foyers d'activité théâtrale aussi prometteurs que le Carré-Théâtre. Peut-être est-ce cela, après tout, que veut d'abord nous dire *Urgence aux portes*.

Toujours est-il que la troupe s'était installée au Centre Véronneau pour cette seule production, transformant le couloir en café-théâtre, avant de loger pour sept spectacles au nouveau Théâtre de la Ville, qui a été aménagé en 1990 dans d'anciens gymnases du cégep Édouard-Montpetit. Au nombre des créations qui y furent jouées, je me souviens notamment avec bonheur d'*Alexis* (sur Alexis Lapointe dit « le Trotteur ») de Guy Dufresne, mis en scène par Mario Boivin, que le Carré-Théâtre avait présenté en collaboration avec Tess Imaginaire en avril 1990. Par ailleurs, la compagnie longueuilloise a donné naissance, depuis sa fondation en 1987, à une bonne trentaine de créations d'auteurs comme Gilbert Dupuis ou Jovette Marchessault, Michel Garneau ou Jean-François Caron. Outre le Théâtre de la Ville, elle s'est produite au Prospero et à l'Usine C, ainsi qu'en tournée au Québec et au Canada.

La compagnie offre également depuis 1993, sous le nom des Ateliers du Carré-Théâtre, des cours d'art dramatique (interprétation, diction, voix, combat, jeu devant caméra, danse) aux jeunes comme aux adultes, qu'ils soient des amateurs ou qu'ils aspirent à une carrière professionnelle. Quatre bourses d'études sont même offertes grâce au soutien de partenaires locaux. Ces cours aboutissent à des exercices publics et certains finissants du Carré-Théâtre parviennent ensuite à s'inscrire dans une école professionnelle. Ce fut notamment le cas d'Ariane-Li Simard-Côté, fille des fondateurs et diplômée en 2005 en interprétation de l'École nationale de théâtre. Le soir du 17 novembre, c'est elle qui animait, avec grâce et aplomb, la soirée d'inauguration de la salle Carpe Diem.

Création, production, puis diffusion

L'utilisation de cette salle intime en sous-sol, au cœur du Vieux-Longueuil, par le Carré-Théâtre n'est pas nouvelle. C'est là qu'avaient lieu certains cours de l'Atelier depuis 2004, d'autres se donnant au studio chaleureux et lumineux, attendant aux bureaux de la compagnie, à quelques pas de là dans la même rue Saint-Charles. C'est dans la salle devenue le Carpe Diem qu'on présentait aussi les exercices publics des élèves. Ce qui est nouveau, c'est que la salle a été aménagée comme un vrai petit théâtre, avec un espace transformable, un éclairage adéquat et un permis d'alcool. Officiellement, on peut maintenant y accueillir 65 spectateurs dans des conditions agréables et sécuritaires. Ce qui est nouveau aussi, c'est une programmation axée sur des spectacles conçus pour ce genre de lieu, où se mêlent « soirées musicales », « soirées littéraires » et « soirées conférences », « laboratoire public », lectures publiques – on songe aussi à accueillir des conteurs –, et où le théâtre aura une place de choix. Gabriel Arcand (qui lira Réjean Ducharme), Isabelle Cyr, Marcel Lebœuf et Raymond Lévesque, entre autres, seront à l'affiche en 2006-2007, sans oublier l'intrigant « choréopoème » *Pour filles de couleur*, de Carol Jones, le 23 mars, sur la fugue d'esclaves américains en 1850.



La Carnivore pourpre de Maryse Pelletier, mise en lecture par Anouk Simard lors de l'inauguration de la nouvelle salle Carpe Diem du Carré-Théâtre, dans le Vieux-Longueuil, le 17 novembre 2006. Sur la photo : Jean Maheux, Sylvia Gariépy et Brigitte Paquette. Photo : Daniel Marleau.

Place de choix au théâtre, donc. Ce fut le cas pour la soirée d'ouverture. Le texte de Maryse Pelletier est inspiré notamment de la récente publication des journaux intimes de Conrad Kirouac, autrement dit du frère Edmond, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin (1886-1944)². On y apprend que le futur fondateur du Jardin botanique et auteur de *la Flore laurentienne* était d'une santé fragile et obsédé par la mort. Tuberculeux, en proie à des quintes de toux et à des saignements le forçant à se reposer, il passait aussi par des crises morales et spirituelles, se disant soumis à la tentation de la chair et affirmant que sa foi était parfois « voilée ». Mais ce dont cette correspondance ne parle pas, c'est de sa relation particulière avec une certaine « mademoiselle D »,

son assistante de 21 ans sa cadette. C'est que celle-ci, que l'on identifiera plus tard comme Marcelle Gauvreau (1907-1968), n'avait que 13 ans en 1920, soit à la fin de la période des « confidences » publiées en 2004.

Fleur de la passion

Quatorze ans avant la parution de l'ouvrage chez Fides, dans *L'actualité* du 1^{er} mars 1990, le journaliste Luc Chartrand avait signé un article sur « Les amours secrètes du frère Marie-Victorin », y citant des extraits de la correspondance érotique et amoureuse entre le botaniste et son adjointe, laquelle s'étend de 1933 à la mort du frère en 1944. Selon les vœux de la destinataire, ces lettres, qui ont été déposées aux archives de l'Université du Québec à Montréal, ne pourront être consultées qu'en 2010. Il en circule cependant quelques copies sous le manteau, que l'auteur de *la Carnivore pourpre* a pu consulter. Son imagination a fait le reste. (Elle m'a d'ailleurs avoué, après la lecture, avoir renoncé à évoquer le contenu de certaines de ces lettres, qui témoignent d'une réalité plutôt pitoyable.) La pièce se présente donc comme « une fiction librement inspirée de la vie intime du frère Marie-Victorin et de sa collègue Marcelle Gauvreau » (programme).

L'œuvre, mise en lecture par Anouk Simard au Carré-Théâtre, met en jeu trois personnages : les deux protagonistes (la jeune collègue s'appelle ici Jeanne) et une vieille amie du frère Edmond, religieuse et directrice d'un couvent, qui trouve dangereuse la relation qu'elle voit s'établir entre cette jeune fille dans la vingtaine et le célèbre botaniste. C'est qu'on les voit constamment seuls, dans leur laboratoire commun, inventoriant avec une complicité authentique toutes les plantes du Québec, s'enthousiasmant pour les merveilles en pots que le frère rapporte de ses journées d'herborisation

2. Frère Marie-Victorin, *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920*, Montréal, Fides, 2004, 814 p. Édition établie et annotée par Gilles Beaudet et Lucie Jasmin.

– comme l'étonnante fleur carnivore pourpre – et s'acharnant à terminer l'œuvre d'une vie, *la Flore laurentienne*. Jeanne est restée célibataire car, comme son mentor, elle souffre de tuberculose, ce qui, à l'époque, constituait un empêchement au souhait naturel de fonder une famille. En plus de la curiosité scientifique, ils partagent donc une même abstinence sexuelle et une même maladie.

Les deux êtres se jettent à corps perdu dans la science, même si, dans ce monde d'hommes, la présence d'une jeune femme – belle et intelligente de surcroît – aux côtés du maître nourrit la rumeur. Avec d'innombrables précautions, ils décident de se confier mutuellement, par voie épistolaire, leur intérêt, leur attachement, leur admiration, leur estime, leur respect l'un pour l'autre, tournant toujours autour du pot et terrifiés à la pensée que quelqu'un puisse un jour découvrir leurs confidences. Sans jamais oublier le contexte religieux et moral du Québec des années 30 (dont le texte se fait l'écho, d'abord sur le plan stylistique), l'auteure dévoile l'intimité de deux êtres qui s'aiment profondément sans parvenir à se le dire. En s'adressant au public du *Carpe Diem* avant la lecture, Maryse Pelletier a confié qu'en définitive, elle avait écrit une pièce sur la répression pendant la Grande Noirceur.

La lecture était portée par trois excellents acteurs. Jean Maheux, dans le rôle du frère, rappelait que l'homme était un doux géant aux envolées parfois étonnantes. Il fallait le voir décrire avec une assurance enjouée le lien quasi érotique entre des parties de certaines fleurs (ses « muscles » fermes, sa muqueuse, ses feuilles vertes et nervurées de rouge sang...), et ses observations tout aussi rigoureuses sur le sexe de l'homme et celui de la femme. Et la minute suivante, il fallait voir avec quel air piteux il obéissait à sa « sœur » religieuse qui tenait à l'éloigner de son laboratoire « pour son bien ». À ses côtés, Brigitte Paquette traduisait de façon touchante l'émotion d'une vierge appétissante, une femme dont la lucidité et l'intelligence supérieure n'atténuent en rien l'appel de la chair qu'elle découvre et explique avec les mots de la science. Quant au troisième personnage, Sylvia Gariépy lui donnait toute la sécheresse et la sournoise raideur qu'il fallait pour briser les ailes au couple improbable de l'homme de foi et de l'amoureuse inavouée. On rit, on est ému, gagné par tant de vérité dans la description d'un bonheur entrevu, mais coincé entre la simple et généreuse nature et les contraintes de l'époque.

Efficacement dirigés par Anouk Simard, les lecteurs ont parfaitement rendu l'univers historique et social du texte, avec deux chaises et un lutrin. C'est que l'action de la pièce, bien ramassée, se passe tantôt au laboratoire, tantôt dans la chambre de Marie-Victorin, ou dans celle de Jeanne. Voilà donc une œuvre qui gagnerait à être montée prochainement : d'une construction simple, claire mais non simpliste, elle nous fait pénétrer dans l'intimité d'un géant de notre histoire scientifique. Les acteurs comme le public apprécieront la finesse du texte et la troublante beauté érotique qui s'en dégage, même si l'on n'y voit rien de sexuel ni de scabreux. Tout passe en effet par les propos, en particulier par les lettres lues à haute voix par l'un ou par l'autre, seul, ou, lorsque les deux collègues sont ensemble, par des silences et par des regards qui en disent long. Car, selon la version de l'histoire retenue par Maryse Pelletier, il n'y a jamais eu consommation, ni contact charnel, ni même déclaration d'amour ! Que des mots, porteurs d'un fol espoir. Mais quels mots ! **■**